

t.j. clark & d. nicholson-smith

**pourquoi l'art ne
peut pas tuer
l'internationale
situationniste**

IN-12
11634

ē ē ē
EgrEgotes Editions

The first part of the report is devoted to a description of the general situation in the country. It is followed by a detailed account of the various departments and their respective activities. The report concludes with a summary of the work done during the year and a list of the principal results achieved.

General Summary of the Work Done during the Year
The following is a summary of the work done during the year:

1. The first part of the report is devoted to a description of the general situation in the country. It is followed by a detailed account of the various departments and their respective activities. The report concludes with a summary of the work done during the year and a list of the principal results achieved.

A PEINE LES CENDRES de Guy Debord eurent-elles été dispersées dans la Seine depuis la pointe du Vert-Galant, à peine la mort avait-elle étouffé sa propension à adresser une réponse cinglante à quiconque osait la moindre allusion à son endroit, qu'une meute de commentateurs soudain enhardis bondissaient hors de leurs niches, tous désespérément impatientes de se positionner – pour ou contre, ou encore autrement – par rapport à la personne de Debord, à ses écrits et à ses *faits et gestes**.

Parmi eux, on a pu remarquer l'intrépide dilettante Régis Debray, jadis vedette du guévarisme, puis conseiller du président Mitterrand. Debray, qui d'après lui (mais peut-on le croire?) ne s'est jamais préoccupé de Debord auparavant, éprouve maintenant un besoin urgent de

* Les mots ou phrases en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. [NdÉ.]

dénoncer ses idées (et en particulier le concept de spectacle) à cause de leur idéalisme supposé, de ce qu'elles doivent au jeune Marx et aux jeunes-hégéliens, de leurs tendances feuerbachiennes primaires – mais par-dessus tout en raison de leur incompatibilité radicale avec la sociologie positiviste des communications de masse que Debray professe et à laquelle il donne le nom de « médiologie »².

Parfois décrite modestement comme une petite chose (Debray aime parler de « notre petite médiologie »), cette prétendue discipline nouvelle a de grandes ambitions. Elle prétend détrôner la sémiologie, pas moins, même si, pour parler à la manière de Debray, « la sémio avait un bon demi-siècle d'avance sur la médio ». Mais Debray doit aussi protéger sa petite chérie néo-empiriste de la moindre contamination par une pensée totalisante ou négative, et c'est là que la condamnation globale du spectacle de Debord tombe à pic : « pour les situationnistes [...] la médiation, c'est le mal. Pour nous, la médiation, c'est non seulement une nécessité, mais aussi la civilisation. Pour nous, l'homme n'est homme que par la médiation technique, et il a besoin

10

2. Régis Debray, « À propos du spectacle : réponse à un jeune chercheur », *Le Débat* n° 85 (mai-août 1995).

du spectacle pour accéder à sa vérité. C'est par le biais de l'illusion que l'homme découvre sa réalité» (etc., etc.)³.

Nous étions situationnistes en 1966-1967. Nous le notons ici à titre indicatif, et non parce que cela nous donnerait un point de vue privilégié pour considérer les questions vraiment intéressantes qui se posent à propos des dernières années, si étonnantes, de l'histoire de l'Internationale situationniste. Y compris cette question clef : comment et pourquoi les situationnistes ont-ils réussi à jouer un rôle si important en mai 1968 ? Comment et pourquoi leur conception politique si particulière a-t-elle pu à ce point accompagner, sinon alimenter, cette crise de l'État capitaliste avancé ? Ce sont là des questions encore largement ouvertes – et cela même sur le plan strictement empirique car, lorsqu'il s'agit de mai 1968, les moqueries, les faux-fuyants et la falsification ne montrent aucun signe d'épuisement. Nous y reviendrons. Mais nous n'allons pas nous excuser de commencer par le plus lamentable. Les errements de Debray sont, en l'occurrence, typiques – et d'une certaine manière

3. Régis Debray, *Manifestes médiologiques* (Paris, Gallimard, 1994), p. 69 ; *idem*, interview de Nicolas Weill, *Le Monde*, 19 juillet 1996.

nécessaires. Les efforts du savoir officiel pour discréditer les situationnistes – leur coller une étiquette qui les disqualifierait définitivement en les plaçant sous des rubriques telles que « le gauchisme infantile », « la politique de l'authenticité », « les années soixante » ou tout autre pseudo-catégorie courante du même genre – sont à la fois totalement cohérents (le savoir officiel sait au moins reconnaître ses ennemis) et merveilleusement vains. Car tout indique que l'I.S. ne se laisse pas classer.

On pourrait quand même nous demander pourquoi nous répondons à cet exemple précis d'absurdité plutôt qu'à un autre. Peut-être le texte de Debray nous a-t-il irrités parce qu'il parvient vraiment à sonder de nouvelles profondeurs dans un champ pourtant vivement disputé. Assurément, on ne fera jamais mieux dans le genre pseudo-autorité mielleuse de causerie télévisée. Par ailleurs Debray, en parlant de sa propre contribution à la période et aux débats en question, use avec le plus grand cynisme d'une amnésie parfaitement invraisemblable. Ne parlons même pas de l'« estime » plus ou moins démente (et bien sûr calculée) qu'il prétend éprouver pour Debord « en tant qu'individu » – et en tant qu'individu possédant la rare qualité d'être « un moraliste de profession » doté d'un véritable « code moral personnel ».

Mais c'est autre chose, évidemment, qui nous a incités à réagir. Il se trouve que la publication anglaise *New Left*⁴ *Review* a choisi de faire paraître dans sa livraison de novembre-décembre 1995⁵ une version (quelque peu abrégée).

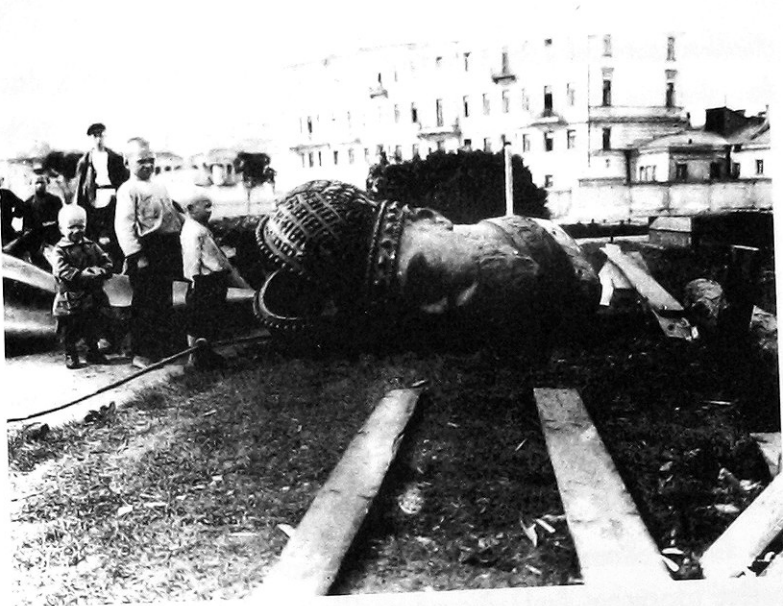
4. Le mot de « gauche » reviendra souvent dans notre texte, et inévitablement sa signification variera. La plupart du temps nous nous en servons de manière descriptive, et donc pessimiste, pour désigner un ensemble d'entreprises idéologiques imbriquées les unes dans les autres et s'étendant *grosso modo* des franges étatistes et ouvriéristes de la social-démocratie et du travaillisme aux journaux para-académiques et les *think tanks* du trotskisme tardif, en passant par le centre stalinien (ou légèrement post-stalinien). Bien entendu, cet usage descriptif du terme ne servirait à rien si nous ne pensions pas qu'il fût encore possible d'y recourir au nom et, espérons-le, au profit d'une tout autre gauche ; nous demandons l'indulgence de ceux (et ils sont nombreux) qui rejettent le terme de « gauche » comme irrémédiablement compromis. Les combats de cette autre gauche aux prises avec l'État capitaliste avancé sont à présent locaux et multiformes (les politiques « de l'identité » ou « écologiques » n'en étant que les formes que le spectacle actuel préfère comme objets de (mé)connaissance ; bien d'autres luttes vont sûrement essayer le même traitement cynique dans les années à venir). Il s'agit toutefois d'une gauche de plus en plus consciente des dimensions gigantesques de son adversaire ; une gauche qui commence à concevoir la contestation en des termes qui ne soient pas empruntés au marxisme-léninisme ou à son opposition officielle ; une gauche, enfin, dont l'insubordination provoque d'interminables jérémiades de la part d'une gauche « existant réellement » mise dans tous ses états par l'indifférence affichée à l'endroit de ses mornes appels à l'unité sous les mêmes vieux slogans communautaires bidons.

gée) des éloges mitigés de Debray. C'était seulement la deuxième fois dans l'histoire de cette revue qu'on parlait des situationnistes – et la deuxième fois qu'on donnait d'eux une représentation fautive (la première fois, nous allons y revenir, c'était en 1989, après un quart de siècle de silence éloquent⁶). Mais les contradictions resurgissent toujours, et par hasard, ou par négligence éditoriale, l'article de Debray se trouva joliment juxtaposé à de longues discussions respectueuses sur Eric Hobsbawm et son histoire du « court vingtième siècle »⁷ – son « rapport », comme

5. « Remarks on the Spectacle », *New Left Review* n° 214 (novembre-décembre 1995).

6. Peter Wollen, « The Situationist International », *New Left Review* n° 174 (mars-avril 1989). D'autres versions ont paru dans *An Endless Adventure... An Endless Passion... An Endless Banquet... A Situationist Scrapbook*, sous la direction d'Iwona Blaswick (Londres et New York, ICA/Verso, 1989), et dans *On the Passage of a Few People through a Rather Brief Moment in Time : The Situationist International 1957-1972*, sous la direction d'Elisabeth Sussman (Cambridge, Massachusetts, et Londres, MIT Press, 1989). Ces publications accompagnaient une exposition itinérante destinée à illustrer les thèses de Wollen.

7. Sous-titre de l'édition française de *L'Age des extrêmes* d'Eric Hobsbawm (Paris, Complexe, 2003). Après la parution du livre de Hobsbawm, l'expression « court vingtième siècle » (la période entre la Première Guerre



Moscou, 1917. Alexandre III déboulonné.

on l'a souligné non sans esprit, «à un Comité Central qui n'existe plus depuis longtemps». L'idée même de trop insister sur les omissions et les justifications abusives de l'historien Hobsbawm fut écartée a priori par la *New Left*

15

mondiale et la chute du Mur de Berlin) a fait florès aux États-Unis et en Angleterre. [NdT.]

Review comme « anticommuniste ». Il y a, semble-t-il, une loi pour les jeunes-hégéliens et une autre pour les staliniens impénitents. Avoir été trop optimiste quant au potentiel révolutionnaire du prolétariat de Watts serait une chose; avoir passé sa vie à inventer des justifications pour la collectivisation forcée, les procès truqués, la Grande Terreur stalinienne, la répression des soulèvements en Allemagne de l'Est ou en Hongrie, et ainsi de suite *ad nauseam*, en est une autre. La première attitude relève des délires des primitifs de la révolte, la seconde des durs choix analytiques de l'histoire marxiste.

Naturellement, cela nous a amenés à repenser à la première tentative de la *New Left Review* d'élaborer une histoire du « situationnisme » qui n'aurait pas à s'occuper de ce moment, à la fin des années soixante, où certaines formes d'action politique influencées par les situationnistes se sont affrontées à ce marxisme que ceux de la revue appelaient toujours « majoritaire » ou « classique ». C'est à son spécialiste des affaires artistiques, Peter Wollen, que fit appel la *New Left Review* pour la livraison de mars-avril 1989, et le bonhomme a abattu un travail d'Hercule en brossant les divers courants, les généalogies fantasmées et les représentations à l'emporte-pièce de cet « isme » d'importance, tout

cela pour étayer sa thèse essentielle, annoncée à la fin de sa propre version d'un vingtième siècle décidément de plus en plus court, à savoir qu'à partir de 1962, dans le travail de l'I.S., «le refus de la part de Debord et de ses partisans de toute séparation entre les activités artistique et politique [...] conduit en réalité non pas à une unité nouvelle mais à l'élimination totale de l'art, sauf dans la propagande et l'agitation [...] La théorie a remplacé l'art en tant qu'activité d'avant-garde, et la politique (pour ceux qui refusent absolument de se salir les mains) est renvoyée à plus tard, au moment où la révolte spontanée de ceux qui exécutent les ordres la mettra à l'ordre du jour»⁸. Toujours le même ton d'autorité bidon – on dirait du Michael Ignatieff⁹! Il se trouve que nous nous souvenons de ce qu'était Peter Wollen en 1968, quand ses amours n'étaient pas encore passées du centre trotskiste à la périphérie avant-gardiste : faisant la tournée, comme une sorte d'observateur New Left, des principaux terrains et aspects de la «révolution étudiante» en Angleterre, il reculait avec horreur devant les impuretés idéo-

8. Wollen, «Situationist International», art. cit., p. 94.

9. Michael Ignatieff : sorte de vedette télé style Bernard Pivot. [NdT.]

logiques qu'il y découvrait – et il réservait des anathèmes dans le plus pur style d'un Jonathan Edwards¹⁰ à « ces foutus situationnistes, ces ignobles individus » (des termes que nous n'avons pas oubliés, car à l'époque, naturellement, nous nous sentions honorés par des jugements de ce genre).



*Petrograd, 1918.
Inauguration de la
statue de Henri
Heine (au centre :
Lounatcharski).*

10. Jonathan Edwards : célèbre prédicateur de la Nouvelle-Angleterre qui prononça de tonitruants sermons. [Ndt.]

Loin de nous l'intention d'insinuer qu'après vingt ans de réflexion Wollen serait un témoin toujours aussi peu fiable. L'âge apporte la sagesse, voire le repentir. Mais il reste qu'il doit avoir – comment dire? – une perspective un peu particulière sur les événements qu'il a choisi de raconter.



Mais suffit! Le seul intérêt des procédés de Debray ou de la *New Left Review* réside dans la façon dont ils révèlent, un petit peu plus clairement que d'habitude, la structure (et la fonction) de ce qui se fait passer à présent pour une connaissance de l'histoire de l'Internationale situationniste après 1960. La version officielle, pourrait-on dire. Une version que l'on peut réduire à quatre grandes propositions (même si elles se recourent et se répètent en partie) :

Proposition 1. L'Internationale situationniste était une organisation artistique (une avant-garde type de la fin du modernisme) égarée sur le tard dans « l'art politique ». Au plan artistique, ses activités politiques ne représentaient pas grand-chose. Et n'allez pas nous

raconter qu'elles pourraient être sérieusement tenues pour des activités politiques !

Proposition 2. Pendant les dix dernières années de son existence, l'I.S. était une secte politico-artistique, obsédée par les formes de sa propre pureté, pratiquant un régime d'exclusions et de dénonciations, et largement ignorante du vaste domaine politique ou des problèmes d'organisation et d'extension qui se posaient alors, dans une période apparemment prérévolutionnaire. Appelons cela la thèse des mains propres ; ou la thèse brûlant-de-la-pure-flamme-de-la-négativité. (A cette proposition 2 souscrivent, il faut bien le dire, de nombreux admirateurs de l'I.S.)

Proposition 3. La pratique politique situationniste était « subjectiviste », post- ou hyper-surréaliste, mue par la notion utopique d'une nouvelle « politique de la vie quotidienne » qu'on peut ramener à une poignée de graffiti de 1968 : « Prenez vos désirs pour des réalités », « L'ennui est toujours contre-révolutionnaire », etc.

Proposition 4. La théorie situationniste, telle qu'elle est formulée en particulier dans *La Société du spectacle* de Guy Debord, est incurablement «jeune-hégélienne». Elle est creuse, totalisante, fondée sur une hostilité métaphysique à la «simple» apparence ou représentation, et prête à défendre la notion d'authenticité jusqu'à la mort, qu'il s'agisse du sujet comme individu ou du sujet comme classe sociale.

Comme tous les bons travestissements, ces quatre propositions ne sont pas de simples mensonges. Elles exposent toutes des problèmes réels auxquels s'est heurté le travail des situationnistes après 1960, et nous n'entendons en aucun cas minimiser ces problèmes. Mais, en revanche, nous pensons que chacune des ces propositions ne constitue qu'une piètre demi-vérité que les faiseurs d'opinion de gauche n'ont jamais su correctement démontrer et que vient contredire toute une série de preuves dont ces faiseurs d'opinion sont parfaitement instruits, mais qu'ils ont choisi d'ignorer. La raison n'en est pas mystérieuse. Chaque proposition a un corollaire à peine caché, et c'est la vérité de ce corollaire que la gauche officielle veut et doit affirmer :

Corollaire 1. L'irréductible philistinisme, dans les années soixante et leur suite, d'une gauche qui n'avait pas honte de faire appel à Peter Fuller, à la bande de *Tel quel*, à Roger Garaudy, à John Berger, ou à Ernst Fischer – et nous en passons¹¹ – comme maîtres à penser, comme éclaireurs face aux nouveaux systèmes de représentation que l'on était en train d'imposer – ce crétinisme n'avait à l'époque, et n'a toujours, aucune espèce d'importance.

Corollaire 2. L'incapacité de la gauche officielle à reposer les problèmes de l'organisation révolutionnaire, ou à reconnaître le caractère désastreux de son passé léninotrotskiste, sont également sans signification. Ce ne sont là que des faux problèmes. Les mains sales font le travail d'un cœur léger. Les engouements de la gauche pour la Grande Révolution Culturelle Proletarienne¹²,

11. Le lecteur est invité à rajouter des noms. Il faut avouer que nous avons eu du mal à en trouver.

12. Le 17 mai 1968, le Comité d'occupation de la Sorbonne, où les situationnistes étaient encore majoritaires, expédia le télégramme suivant au Parti communiste chinois : « TREMBLEZ BUREAUCRATES STOP [ETC.]

pour les *focos* si chers aux guévaristes de l'École normale supérieure, pour la voie birmane au socialisme, pour le Parti communiste italien, pour Tony Benn¹³, pour Tom Hayden¹⁴, ou pour cent autres objets qui ont laissé de marbre les situationnistes pour des raisons qu'ils ont exposées en détail à l'époque – ne sont

VIVE LA GRANDE RÉVOLUTION PROLÉTARIENNE CHINOISE DE 1927 TRAHIE PAR LES BUREAUCRATES STALINIENS STOP VIVE LES PROLÉTAIRES DE CANTON ET D'AILLEURS QUI ONT PRIS LES ARMES CONTRE L'ARMÉE DITE POPULAIRE STOP VIVE LES OUVRIERS ET LES ÉTUDIANTS QUI ONT ATTAQUÉ LA SOI-DISANT RÉVOLUTION CULTURELLE ET L'ORDRE BUREAUCRATIQUE MAOÏSTE STOP VIVE LE MARXISME RÉVOLUTIONNAIRE STOP À BAS L'ÉTAT STOP COMITÉ D'OCCUPATION DE LA SORBONNE AUTONOME ET POPULAIRE. »

On confrontera ce texte avec le fait que, pendant toute une décennie après 1968, une large fraction de la gauche a continué à se débattre dans une myriade de maoïsmes. Sur cette question, le consensus de l'intelligentsia de la gauche française et de son vedettariat (inutile ici de donner des noms, les lecteurs d'*October* ne risquant guère de les ignorer) était quasi indestructible – bien qu'il soit strictement interdit maintenant de le rappeler. Soit dit en passant, une des rares voix à s'être élevée à l'époque contre la maolâtrie parisienne fut celle de l'ex-situationniste René Viénet.

13. Tony Benn : porte-parole de la gauche du Parti travailliste. [NdT.]

14. Tom Hayden : icône de la nouvelle gauche américaine des années soixante. [NdT.]

à présent rien de plus qu'un peu d'eau passée sous les ponts. *Jedermann sein eigener Fussball*, à chacun son dada. La gauche s'est bien prosternée momentanément devant l'utopie à grand spectacle des affameurs maoïstes; mais au moins elle ne s'est pas laissé mystifier par les révoltes des Noirs aux États-Unis – autant de lumpenprolétaires induits en erreur, d'aventuristes dépourvus de direction (celle d'un Parti, bien entendu) et inconscients du fait que le temps n'était pas mûr pour l'insurrection. (Pour certains, le temps ne sera jamais mûr. Quant à la «spontanéité», rien que le mot les fait frémir – ou ricaner, pour ne pas frémir.)

Corollaire 3. Les bases de la théorie et de la pratique de gauche n'ont pas à changer. Nul besoin de dépasser ou de renouveler la formule de la critique politique accompagnée de son bricolage théorique. Soulever le problème de la construction sociale du «sujet» sous le capitalisme avancé, évoquer des formes possibles de résistance à cette opération, et surtout explorer les effets de l'investissement et de la transformation de tant de domaines de représentation restés autrefois largement en dehors du système mar-

chand – autant de questions que les situationnistes appelaient la « colonisation de la vie quotidienne » –, tout cela va dans le mauvais sens. Cela mène en effet à cette « politique de l'identité » à laquelle tout survivant bien rangé des années soixante est censé attribuer la mort de la gauche.

Corollaire 4. Une gauche éprise des formes les plus farfelues et suspectes de l'anti-hégélianisme – du maoïsme sémioticien, de la paranoïa du PCF (vive le Parti, à bas le sujet), des univers inhabités faits d'appareils, d'instances, de structures, de tics sous-culturels et de systèmes de la mode, des scepticismes creux et des éternelles campagnes contre les spectres de l'« empirisme » et du « scientisme » –, une telle gauche reste entièrement acceptable et elle n'a rien à voir avec le fait que personne ne l'écoute en matière de théorie si ce n'est de rares abonnés à *Representations*, *Diacritics*, ou *Modern Language Notes*.

Le lecteur aura remarqué que ces corollaires inapparents ont beaucoup plus de consistance que les propositions de départ sur l'I.S. C'est normal. Les propositions sont super-

ficielles ; seuls les corollaires comptent. Dès lors, il serait fastidieux d'examiner tous ces allègres mensonges point par point et de les dénoncer un par un. Choisissons plutôt quelques thèmes au hasard afin d'en communiquer la teneur générale.



Pour commencer, qui pourrait jamais penser que l'I.S., telle qu'elle est communément dépeinte, ait eu le temps, entre exclusions et anathèmes, d'analyser les événements politiques qui se produisaient dans le monde ? Comment, par exemple, aurait-elle effectué la série d'interventions sur l'évolution de la situation en Algérie, à l'époque de Ben Bella et de Boumedienne, qui culmine avec le long article « Les luttes de classes en Algérie », publié en mars 1966 dans le numéro 10 de la revue *Internationale situationniste*, et auparavant sous forme de tract. Ou la brochure d'août 1967 sur la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne *Le Point d'explosion de l'idéologie en Chine*, reprise dans la revue la même année. Nous sommes sans doute des juges partiels, mais nous persistons à penser que ces textes sont des modèles d'analyse marxiste. (Dans



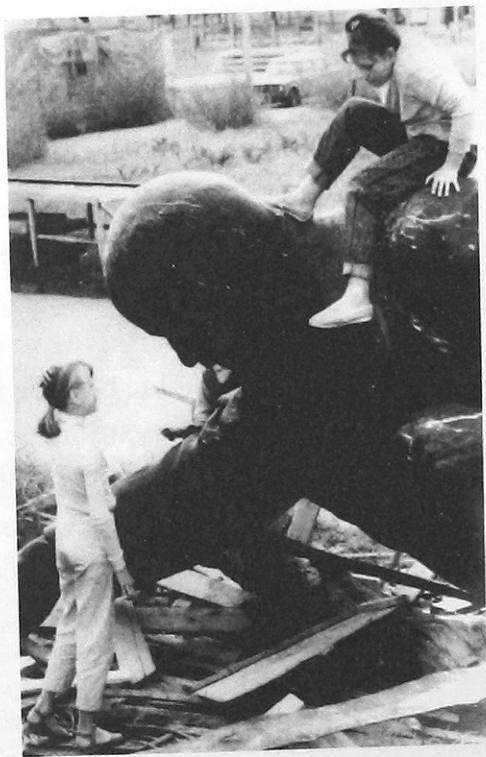
Budapest, 23 octobre 1956. Staline déboulonné.

les deux cas, l'I.S. avait l'avantage de compter des membres possédant une réelle connaissance de la langue et de l'histoire des pays concernés, à l'opposé des opinions forgées à partir des livres de compagnons de route du PCF ou des éditoriaux du *Monde*.) Nous doutons fort que ceux qui aujourd'hui dénigrent l'I.S. « politique » soient en mesure d'indiquer des commentaires de l'époque, sur des

sujets identiques ou comparables, qui leur paraissent aussi bien faits, aussi lucides et désabusés, sans cesser d'être passionnés.

Venons-en maintenant à *La Société du spectacle* de Guy Debord. Là encore, nous prendrons quelques points au hasard. Le livre fut publié en novembre 1967. Il a donc été écrit en même temps que les analyses politiques que nous venons d'évoquer (et que diverses autres publiées dans la revue *Internationale situationniste* ou sous forme de brochures : sur Watts et l'économie marchande, sur la guerre des Six-Jours et le Proche-Orient, sur les premières secousses mystérieuses de la « révolte de la jeunesse », etc.), ce qui signifie évidemment que le livre faisait pendant à ces textes. Il s'agit d'un ouvrage bien plus « politique » qu'on ne le supposerait en lisant la plupart des comptes rendus rédigés tant par les détracteurs que par les enthousiastes. En lisant Debord ou tant d'autres du même acabit, on ne soupçonnerait jamais que le chapitre de loin le plus important s'intitule « Le prolétariat comme sujet et comme représentation ». Ni que cette discussion clef traite (une fois de plus) de la question du léninisme, du parti et de l'histoire du mouvement ouvrier. Il n'y a pas de mystère : cet aspect essentiel de *La Société du spectacle* ne doit

surtout pas être mentionné. Soit parce qu'il interdit aux commentateurs de caresser l'idée que Debord habite ou annonce un monde imaginaire peuplé de simulacres, soit qu'une telle discussion obligerait chacun à exposer ses propres choix politiques, alors comme aujourd'hui.



Vilnius, 30 août 1991.
Lénine déboulonné.

Concédon's un ou deux points. Bien sûr, *La Société du spectacle* fut conçue comme un ouvrage de « haute théorie » ; il s'agit d'un dialogue avec des textes le plus souvent issus du passé profond du marxisme, de la philosophie allemande et de la littérature française classique, textes que Debord arrive à faire parler à distance et à aiguiser. (Affirmer, comme le fait Debray, que le plagiat n'est « avoué qu'in extremis » par Debord – dans une seule thèse vers la fin du livre – relève de la plus pure mauvaise foi¹⁵.) En dehors du fait que Debray sait fort bien, comme tout le monde, que Debord cite ici Lautréamont à propos du plagiat, *La Société du spectacle* proclame à chaque paragraphe sa dépendance à l'égard du passé. Cette dépendance est beaucoup trop singulière et trop profonde pour qu'un adepte de la lecture rapide comme Debray ait le temps de s'en soucier. La bonne question est la suivante : que pouvait bien avoir été l'intérêt stratégique de cette façon d'écrire en 1967 ? Les dates comptent. Parus deux ans plus tôt, *Pour Marx et Lire « Le Capital »*, de Louis Althusser et com-

15. Debray, « À propos du spectacle », art. cit., p. 6 ; Debord, *La Société du spectacle*, thèse 207.

pagnie, n'en finissaient pas de défrayer la chronique dans la gauche européenne. Quand Debray dit d'un ton dégagé que « nous étions tous feuerbachiens dans notre jeunesse, férus du jeune Marx », cette petite confession escamote ce que ce « nous » allait devenir quelques années plus tard¹⁶.

Que publiait donc Régis Debray en 1967 ? *Révolution dans la révolution* ?, un ouvrage destiné à faire pour Castro ce que Sidney et Beatrice Webb avaient fait pour Staline. Les modes cybernétique et structuraliste (ligne dure)

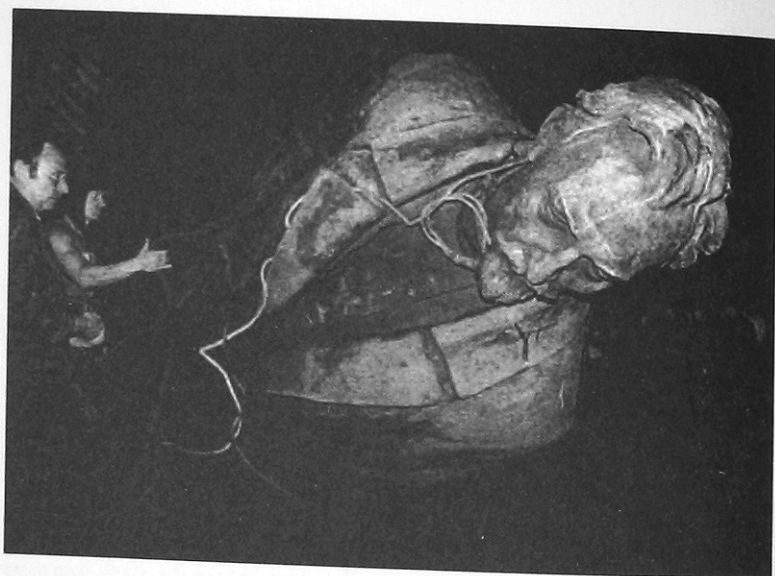
16. Debray, « À propos du spectacle », art. cit., p. 5. Non pas que ce « nous » soit devenu une chose seule et unique. L'itinéraire sinueux de Debray ne nous préoccupe point ici ; les curieux (s'il y en a) pourront le suivre à travers ses volumineux écrits autobiographiques ou jeter un coup d'œil à ses *Manifestes médiologiques* (Gallimard, 1994). Mais un besoin partagé de scotomiser le noyau de la pensée de Debord crée d'étranges couples. Ainsi, quand Philippe Sollers a découvert récemment que l'œuvre de Debord est « un classique parmi les classiques », etc., etc. (cf. par exemple *Libération*, 6 décembre 1994, p. 34), Debray le ridiculise parce qu'il « brandit le corps mystique » et « psalmodie comme fulgurantes inventions de pâles détournements » (art. cit., p. 6). Mais ce qui est caché par ce duel à l'hyperbole est que Debray aussi bien que Sollers, l'un de façon méprisante, l'autre de façon admirative, veulent par-dessus tout emprisonner la négativité de Debord dans une même tour d'ivoire. Comme antidote on lira avec profit le *Guy Debord* d'Anselm Jappe (Edizioni Tracce, Pescara, 1993 ; deuxième édition française, revue, Denoël, Paris, 2000), étude franche sans traces d'hagiographie.

venaient alors d'introduire la sémiotique (ou de lui donner un relief nouveau). En d'autres termes, c'était l'époque où le mot même de « totalité », et l'idée même d'essayer de circonscrire les forces et les rapports de production qui étaient en train de donner au capitalisme une nouvelle forme unifiée et unifiante, avaient été frappés du tabou (statut qu'ils gardent d'ailleurs largement) en tant que vestiges d'un « hégélianisme » désuet ¹⁷. Tout cela était présent à l'esprit de Debord. L'un de nous se souvient de lui au Collège de France en 1966, assistant au séminaire de Jean Hyppolite sur la *Science de la Logique* de Hegel et devant supporter un dernier cours pendant lequel le maître avait

17. Personne ne prétend que la totalisation envisagée par Debord soit sans risques; et encore moins que son exemple doive nous entraîner dans quelque ridicule résurrection de Hegel. Mais il est grand temps de congédier l'idée selon laquelle « recherche de la totalité » veut dire « indifférenciation », « unité organique », « refus de la particularité et de l'autonomie » et ainsi de suite. Pour commencer, on pourrait relire les parties analytiques de la *Philosophie du droit*, puis faire la comparaison entre l'élaboration (et les contradictions) des identités sociales d'après Hegel et, par exemple, ces petits mythes de manques et de différences – généralisés, sur la base d'une pseudo-psychologie, à tous les niveaux d'analyse et à toutes les situations sociales – qui sont tout ce que la gauche sait proposer aujourd'hui à une « politique identitaire » à la recherche d'une théorie et d'une pratique.

invité deux jeunes turcs de l'Université à lire leur copie. « *Voilà trois étapes de la dégénérescence de la culture bourgeoise française* », dit Debord quand le dernier étudiant se fut rassis. « *Premièrement, l'érudition classique* » – il pensait à Hyppolite, qui avait parlé brièvement au début – « *quand même basée sur une certaine connaissance générale. Ensuite, le petit con stalinien, avec ses mots de passe : "Travail", "Force" et "Terreur". Enfin, dernière bassesse, le sémiologue.* * » C'est dire que *La Société du spectacle* est un livre conçu et écrit pour des temps mauvais. Il était censé maintenir vivante l'habitude de la totalisation – mais aussi, bien sûr, d'indiquer, aussi bien par chaque détail textuel que par sa structure d'ensemble, ce qui serait de nos jours le vrai travail de redécouverte et de reformulation (de réitération, en fait, de l'évidence même) qu'un tel projet implique.

Une fois de plus, donc, nous sommes obligés de rester au niveau de l'évident, puisqu'il existe une telle volonté de ne pas lui faire face. Pour les situationnistes, la réalité écrasante c'était le stalinisme : les vastes dégâts et l'horreur dont il était responsable, et sa capacité à se reproduire dans des formes nouvelles et toujours en principe plus séduisantes au sein d'une gauche qui n'avait jamais admis sa complicité ou sa contamination historique. (On ne com-



Moscou, quartier général du KGB, 22 août 1991.
Dzerjinski déboulonné.

prendra jamais l'hostilité de Debord au concept de représentation, par exemple, tant que l'on n'aura pas mesuré combien cette idée charriait pour lui un arrière-goût léniniste. Le spectacle répugnait à Debord parce qu'il menaçait de généraliser, pour ainsi dire, la prétention du parti à représenter la classe ouvrière.) La conversation forcée que *La Société du spectacle* mène avec le jeune Marx ainsi qu'avec

les ombres de Feuerbach et de Hegel est une réponse à cette situation. Nous évoquons une conversation « forcée » pour deux raisons. D'une part, elle est manifestement et ostensiblement poussée à l'extrême (même Debray l'a remarqué). D'autre part, cette exagération souligne le caractère tactique de l'ouvrage ; elle est, précisément, le signe de cette tactique que l'auteur est contraint d'adopter par l'histoire – le désastre – qu'il est en train de narrer.

Nous ne prétendons pas que le livre de Debord n'ait point souffert de la stratégie que l'auteur a pensé devoir suivre. Bien au contraire. Mais nous croyons fermement que cette stratégie a rendu possible une sorte de santé d'esprit – inséparable de l'orgueil démesuré de l'ouvrage, de sa loyauté, envers et contre les spécialistes de gauche et de droite, à la pensée historique-mondiale –, résultat qui n'aurait pas pu être atteint autrement. Et nous sommes convaincus qu'en refusant de reconnaître contre quels autres discours de gauche *La Société du spectacle* s'est dressée on se condamne à reproduire les mêmes habitudes d'amnésie et de duplicité que le livre avait dans sa ligne de mire.



Enfin, et c'est peut-être le plus essentiel, disons un mot sur la question de l'organisation. Que l'I.S. ait été un petit groupe dans les années soixante, c'est vrai. Que ses pratiques internes, qui cherchaient à assurer l'accord constant sur les questions fondamentales et à combattre la reproduction de la hiérarchie et du gel idéologique au sein du groupe, l'ait conduite à des scissions et à des exclusions répétées, c'est encore vrai. Nous avons d'ailleurs faussé compagnie aux situationnistes en 1967, justement à propos de la question de l'organisation, et par rapport, en l'occurrence, à l'action de l'I.S. en Angleterre et aux États-Unis. Nous ne risquons pas donc d'être tentés de croire que les situationnistes avaient toujours raison en la matière. Ce qui nous écœure toutefois dans la version proposée de l'histoire de l'I.S., c'est la thèse selon laquelle la préoccupation pour les problèmes de l'organisation interne – et surtout la volonté de se défaire de toute trace de « centralisme démocratique » – ne seraient qu'un indice de plus de l'absence de sérieux de ces politico-artistes. Quiconque lit aujourd'hui ce que l'I.S. écrivait en 1966 comprend vite que ces analyses n'auraient pas pu être le fait d'un groupe de gens emmurés dans des luttes de fractions. Certes, de telles luttes existaient; elles étaient considérées (parfois à

juste titre, parfois à tort, selon nous) comme la condition nécessaire de la clarté révolutionnaire que l'on trouve dans les meilleurs écrits situationnistes. Mais les situationnistes ne se sont jamais englués dans leurs propres chambarde-ments et ils ont continué à réfléchir, notamment quand les choses commencèrent à chauffer dans le courant de 1967, à la façon dont ils devraient agir – et se déployer – si l'État capitaliste leur en offrait l'occasion. Voici, à titre d'exemple, quelques extraits d'un document de travail, « Réponse aux camarades de Rennes. Sur l'organisation et l'autonomie ». Signé par Debord, Mustapha Khayati et René Viénet, ce texte du 16 juillet 1967 est issu d'une série de discussions (et d'actions communes) menées avec d'autres petits groupes de l'ultra-gauche.

La discussion ébauchée, le 3 juillet, entre nous et des camarades de deux groupes de l'Internationale Anarchiste nous semble faire apparaître – à côté de notre accord sur des points fondamentaux, et justement produite par l'existence incontestable de cet accord – une divergence sur la question de l'organisation, telle que l'a exposée Loïc Le Reste, au nom du groupe de Rennes. [...] On peut résumer ainsi cette

divergence : tandis que nous sommes nettement partisans de *la multiplication des organisations révolutionnaires autonomes*, Loïc Le Reste pense plutôt à leur *fusion*. Bien entendu, ni Le Reste n'est finalement partisan d'une organisation révolutionnaire unique qui prétendrait « représenter » une classe, ou le mouvement révolutionnaire, ni nous-mêmes ne sommes en principe attachés à la distinction artificielle entre des groupements qui pourraient se reconnaître réciproquement une identité fondamentale, aux principaux niveaux théoriques et pratiques.

La question n'est donc pas posée autour d'une définition abstraite d'un modèle absolu d'organisation, mais dépend d'un examen critique des conditions actuelles, et de certaines options sur les perspectives d'action réelle.

[...] S'il est bien connu que l'I.S. n'a jamais « fait du recrutement », mais par ailleurs accueille volontiers quelques individus ici ou là, ces deux aspects sont également commandés par les conditions concrètes où nous croyons placée notre activité pratique – inséparablement comme buts et comme moyens –, et n'est donc pas seulement tributaire d'une compréhension



Paris, place Clichy, 10 mars 1969. Un commando anarcho-situationniste installe une réplique de la statue de Charles Fourier sur son socle resté vide depuis que l'original eut été volé et envoyé à la fonderie par les nazis (cf. Internationale situationniste n° 12, septembre 1969, pp. 97-98).

ou d'une approbation de certaines positions théoriques (quant à ces positions, nous souhaitons naturellement que tous ceux qui peuvent se les *approprier*, au sens plein du terme, en fassent librement usage). Très schématiquement, nous pouvons dire que l'I.S. pense pouvoir s'employer, à l'échelle internationale, à la réappa-

rition de certaines bases générales d'une critique révolutionnaire actuelle. Nous ne faisons pas de ce *moment* qu'est l'activité de l'I.S. un *but* : les ouvriers doivent s'organiser eux-mêmes, leur émancipation ne peut être que leur œuvre propre, etc. Le « renforcement » numérique considéré comme un avantage univoque ne peut être admis par nous. Il peut être néfaste d'un point de vue interne, s'il introduit un déséquilibre entre ce que nous avons réellement à faire et les effectifs qui n'y seraient qu'abstraitement employables, et donc subordonnés – du fait d'obstacles géographiques ou autres. Il peut être néfaste d'un point de vue externe, en présentant un exemple de volonté de pseudo-puissance, sur le modèle des nombreux groupuscules trotskistes à « vocation de parti dirigeant ». [...]

Encore plus nettement, nous sommes en désaccord avec Loïc Le Reste quand il considère que l'autonomie d'organisations différentes peut introduire entre elles une hiérarchie. Nous pensons au contraire que cette hiérarchie menace à l'intérieur d'une organisation, du moment que certains peuvent y être conduits à approuver et exécuter ce qui est décidé par l'organisation, alors qu'ils auraient là moins de pou-

voir que d'autres pour influencer le résultat. Mais nous ne comprenons pas comment une organisation effectivement autonome – et, bien sûr, rejetant toute double appartenance – pourrait subir un pouvoir extérieur. Sans doute une telle idée a déjà connu une expression « garnautine », mais on peut dire qu'il y a peu de choses à en tirer : tout le monde sait, ou va savoir, que les garnautins, quand par exception ils ne mentent pas, se contentent de se tromper. Ils écrivent ainsi dans *L'Unique et sa propriété*¹⁸ : « Lorsque l'I.S. prétend discuter au niveau théorique avec diverses organisations révolutionnaires [...] c'est pour sombrer dans la farce bureaucratique et pour juger ces mouvements et leur programme du point de vue supérieur et abstrait d'un radicalisme désincarné. » C'est seulement si ce genre de rapport était réellement bureaucratique – c'est-à-dire visant à la *subordination* – ou si ce radicalisme était effectivement abstrait et désincarné (ce qui n'est pas encore démontré [...]) que l'on pourrait parler d'un

18. Brochure publiée en 1967 par les « garnautins », un groupe d'exclus de l'I.S.

rôle de supériorité recherché par l'I.S. – en pratique dans le premier cas ; en rêve débile dans le second. Mais où serait l'organisation dite révolutionnaire, et à ce point composée d'imbéciles pour se *laisser faire* ? [...]

Quant aux fusions possibles à l'avenir, nous croyons qu'elles devront plutôt se faire dans des moments révolutionnaires plus avancés du mouvement ouvrier. [...]

Nous ne prétendons pas connaître le secret du problème organisationnel de la prochaine époque – et en tout cas ce problème ne saurait être vraiment posé et résolu à la seule échelle des petits groupes radicaux actuels. Nous avons seulement, nous et d'autres, quelques données sûres, celles par exemple qui interdisent la reprise de vieux modèles, sans pour cela retomber dans la pseudo-innocence des liaisons purement informelles. C'est de telles données qu'il faut partir ; et le respect de l'autonomie de nombreux groupements dignes du dialogue, comme la loyauté de ce dialogue, constitue sûrement une de ces données.

Il s'agit, nous l'avons dit, d'un document de travail qui n'a rien d'exceptionnel en lui-même et qui ne fut jamais publié par l'I.S. Dans une large mesure, son approche des

problèmes de l'organisation politique fut dépassée par les événements de 1968. (Certes, ce texte est habité par une prémonition de ces événements. Prétendre, comme Wollen, que la révolution de mai « survint à la surprise des situationnistes comme de n'importe qui d'autre »¹⁹, n'est qu'une tentative de la part de « n'importe qui d'autre » de sauver la face. Sauf que la fraction de la gauche à laquelle Wollen appartenait fut moins surprise qu'horriifiée. Les événements de mai refusaient obstinément de suivre le scénario néogramscien prescrit.)

Nous citons la « Réponse aux camarades de Rennes » parce qu'elle dément l'histoire travestie de l'I.S. pendant cette période, et notamment le reproche *politique* préféré de cette histoire travestie, à savoir que les situationnistes n'étaient que des « communistes de conseil », leur seule réponse aux questions pratiques de la politique révolutionnaire étant d'hypostasier les expériences historiques des conseils ouvriers comme solution toute faite à tous les problèmes organisationnels. Là encore, il y a un grain de vérité. Il est vrai que les situationnistes pouvaient se servir

19. Wollen, « Situationist International », art. cit., p. 94.

des références à Kiel ou à Barcelone comme d'une sorte de mantra. Mais de telles références rituelles coexistaient sur le plan pratique avec tout un ensemble d'actions et de discussions qui cherchaient à remettre la question de l'organisation sur le tapis de la manière la plus radicale. Et puis, n'oublions pas quelles étaient ces références ! Toute pratique révolutionnaire doit tirer les leçons du passé et, ce faisant, risque naturellement de l'idéaliser. Mais mieux vaut des images idéalisées de 1918 ou de 1936 que celles des dates, et des divers pouvoirs, qu'une grande partie de la gauche a si souvent sacralisées.



44

Nous savons bien que, dans la mesure où ces remarques sur la dernière période de l'I.S. ont peut-être privilégié ses écrits, nous risquons de sembler appuyer la notion d'une prétendue coupure épistémologique (et pratique) dans l'histoire de l'I.S., au début des années soixante, grâce à laquelle « l'art » aurait cédé le pas chez les situationnistes au « politique ». Mais la distinction entre situationnistes « du début » et situationnistes « de la fin » est grossière – aussi

gratuite, à peu près, que celle opérée par Althusser entre le « jeune » Marx et celui de la « maturité ». Car toute l'activité que nous avons évoquée ici était conçue comme faisant partie d'une pratique tendant vers la réalisation de l'art – la réalisation de toutes les possibilités d'action représentationnelle, et aussi bien antireprésentationnelle, que cinquante ans d'expérimentation moderniste avaient ouvertes aux marges de la catégorie. La dimension vraiment utopiste de l'activité situationniste, elle est là. Elle pouvait devenir, elle devint en effet parfois un horizon du possible qui se manifestait trop peu sur le plan pratique. Mais parfois seulement. Ce qui est vraiment remarquable, nous semble-t-il, et ce qui aujourd'hui demande un grand effort d'imagination historique pour être compris, c'est combien cette dimension utopiste jouait, et de la manière la plus efficace, dans l'activité réelle des situationnistes. Pour parler schématiquement, c'étaient leurs tendances « artistiques » – la pression qu'ils exerçaient en permanence sur les formes de la représentation dans la politique et dans la vie quotidienne, et leur refus de considérer le schisme entre l'action et la représentation comme un fait irréversible – qui ont fait de l'action politique des situationnistes l'arme mortelle qu'elle a été pendant un certain temps. Et

qui leur a octroyé le rôle qu'ils ont joué en mai 1968. C'est cet aspect des années soixante, naturellement, que la gauche officielle veut oublier par-dessus tout.

Notre perspective ici, inévitablement, a été l'I.S. et ses rapports avec la gauche. C'était la gauche (par opposition, par exemple, aux milieux artistiques) que les situationnistes détestaient le plus dans les années soixante, et qui était leur cible de préférence. Qu'il vaille encore la peine de prendre la gauche pour cible, nous n'en sommes pas certains. A plusieurs reprises, nous avons essayé de formuler une conclusion allant dans ce sens, et nous nous sommes heurtés au vide du présent. Comme d'habitude, Debord est le meilleur guide dans ce genre de circonstance. La thèse 58 de *La Société du spectacle*, écrit-il dans son avertissement à la réédition de 1992, avait de longue date établi l'axiome suivant :

46

« La racine du spectacle est dans le terrain de l'économie devenue abondante, et c'est de là que viennent les fruits qui tendent finalement à dominer le marché spectaculaire. »

C'est cette volonté de modernisation et d'unification du spectacle, liée à tous les autres aspects de la

simplification de la société, qui a conduit en 1989 la bureaucratie russe à se convertir soudain, comme un seul homme, à la présente *idéologie* de la démocratie : c'est-à-dire la liberté dictatoriale du Marché, tempérée par la reconnaissance des Droits de l'homme spectateur. Personne en Occident n'a épilogué un seul jour sur la signification et les conséquences d'un si extraordinaire événement médiatique. Le progrès de la technique spectaculaire se prouve en ceci. Il n'y a eu à enregistrer que l'apparence d'une sorte de secousse géologique. On date le phénomène, et on l'estime assez bien compris, en se contentant de répéter un très simple signal – la-chute-du-Mur-de-Berlin –, aussi indiscutable que tous les autres *signaux démocratiques*.

Ce « très simple signal » règne encore. Ceci pour de multiples raisons, au nombre desquelles il faut compter l'incapacité totale de la gauche d'affronter ce que le signal peut signifier pour elle – ce qu'il pourrait bien indiquer à propos de ses cinquante ans de collaboration avec la contre-révolution stalinienne et à propos des différents monstres théoriques et pratiques que cette collaboration a engendrés. Ce signal règne encore. Par conséquent, toute pro-

position à ambition apodictique ou universelle sonne faux. Pourtant, l'actuelle rhétorique de la détotalisation nous donne des haut-le-cœur : « Nous allons, dit Wollen, de lieu en lieu et d'époque en époque », etc.²⁰.

Tôt ou tard, l'histoire de l'I.S. ne manquera pas de servir à l'élaboration d'un nouveau projet de résistance. Le plus tôt possible, de préférence ; d'ailleurs il n'y a aucune raison de penser que le moment sera long à venir. Les contours du projet restent conjecturaux, mais il aura certainement à lutter pour reconcevoir l'unité tentaculaire de son ennemi et pour jeter les bases d'une unité capable de contester cet ennemi. Le mot de « totalité » ne le précipitera pas dans la panique. Il voudra connaître le passé. Et sans aucun doute il lui arrivera de raconter à nouveau les histoires de ces moments de refus et de réorganisation – l'I.S. n'étant que l'un d'eux – que le travail du rêve de la gauche exclut à présent du champ de la conscience.

20. *Ibid.*, p. 95.

